

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE Du Dimanche et du Jeudi

LYON RÉPUBLICAIN

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE Du Dimanche et du Jeudi

A Lyon... Gratuit. 0 fr. 05 c. Abonnement d'un an... 3 fr. 50

ADMINISTRATION & BUREAUX: rue Ferrandière, 34 - RÉDACTION: rue Bellecour, 10

Annances: Au bureau du Journal... Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Sommaire du Supplément Littéraire DU DIMANCHE 17 JUIN 1888. Propos du Dimanche. GUIZE-RUX. Feuilles Volantes. RAOUËL CINQUÉ.

les plier à la loi de la charrue, du progrès. Elles ont fui, elles ont disparu... Les derniers Peaux-Rouges se survivent à peine dans une existence misérable...

dans les colonies, que nos ouvriers de ferme. Il est vrai que cela ne touchait pas à leur condition de bétail. Tel de nos petits paysans s'occupe mieux de la santé de ses bœufs que de la sienne propre.

n'avait eu le bonheur de voir le jour dans une petite ville. Supposez, en effet, qu'il soit né à Paris? Croyez-vous que sa statue aurait eu le pas sur celle de Musset?

Mais quand le corbillard s'ébranla de nouveau, je perdis toute conscience des lieux que nous traversions. Une volée de cloches m'avertit que nous passions près d'une église; un roulement plus doux et continu me fit croire que nous longions une promenade. J'étais comme un condamné mené au lieu du supplice, hébété, attendant le coup suprême qui ne venait pas.

fondeur? Comment percer cette masse énorme? Si même je parvenais à fendre le couvercle, la terre n'allait-elle pas entrer, glisser comme un sable fin, m'emplir les yeux et la bouche? Et ce serait encore la mort, une mort abominable, une noyade dans de la boue.

FEUILLETONS

La Jettatura. TH. GAUTIER. Conscience. HECTOR MALOT.

PROPOS DU DIMANCHE

L'empereur du Brésil, qui est en ce moment notre hôte ou tout au moins notre voisin, passe pour un des esprits les plus éclairés de son temps. Il est lettré comme un ancien, il est savant comme un moderne.

En descendant la côte d'Afrique, du Sénégal aux bouches du Niger, les Européens trouvèrent des troupeaux d'êtres humains dégradés. Ils les transportèrent de l'autre côté de l'Atlantique et les assujétirent au travail.

Certes, avant d'entrer dans la civilisation, ils auront traversé un dur noviciat. Et nous donc, avo-nous toujours été sur des lits de roses? Y avait-il l'esclave plus misérable que le paysan français avant la Révolution dont nous ne sommes qu'un premier centenaire?

Car, ainsi que M. de Laprade, il aurait eu pour le lui servir une société générale, une Diana jalouse d'entretenir la gloire du plus illustre de ses membres. Il ne suffit pas pour avoir sa statue d'être un des trois grands poètes de ce siècle, d'avoir fait les Nuits, d'avoir chanté l'amour et la jeunesse comme jamais poète ne les a chantés.

J'étais tout étonné de voir que je ne me misais à rêver. Un cauchemar se détacha du fond noir qui barrait mon horizon. J'étais tout étonné de voir que je ne me misais à rêver.

Comme je donnais aussi de légers coups de pied, il me sembla pourtant que le son était plus clair au bout. Peut-être n'était-ce qu'un effet de la sonorité du bois.

PROPOS DU DIMANCHE

La France de 1789 proclama la première l'inaliénabilité de la liberté humaine. On lui cria que ses colonies en périsaient. Périssent les colonies plutôt qu'un principe! répondit-elle.

Ces nègres transplantés en Amérique y ont fait souche d'autres nègres. Ils y sont aujourd'hui par myriades; ils ne sont plus esclaves, ils sont citoyens et aussi civilisés que les blancs avec lesquels ils vivent.

Voici ce qui se passe aujourd'hui dans le Texas, dans la Louisiane, dans la Floride, dans tous les Etats du Sud. Les nègres émancipés depuis la guerre de la Sécession ont commencé par être petits fermiers des grands propriétaires. Peu à peu, ils sont devenus propriétaires à leur tour, ils cultivent le coton pour leur compte, prospèrent, s'enrichissent, et les mêmes terres four-nissent aujourd'hui plus de coton et plus de céréales qu'à l'époque de l'esclavage.

Un poète du cru chante sa mémoire qu'il fait naturellement rimer avec histoire. Puis quand chacun a cassé son petit encoir sous le nez du monsieur, la foule se retire et se livre à de bruyants commentaires jusqu'à fort avant dans la nuit.

Je serai bien décidé à verser les quinze cents francs exigés, — justement j'ai en portefeuille trois billets de cinquante francs tout ce qu'il y a de plus faux, — mais encore faudrait-il savoir de quelle façon on fera fructifier mes modestes économies.

Comme de temps dura cette crise? Je l'ignore, mais je sens encore l'implacable dureté du cerceuil où je me débattais. J'entends encore la tempête de cris et de sanglots dont j'emplissais ces quatre planches.

PROPOS DU DIMANCHE

Comme de temps dura cette crise? Je l'ignore, mais je sens encore l'implacable dureté du cerceuil où je me débattais.

Est-il absurde de dire que l'esclavage a été comme l'école d'application au travail où ils ont appris à être des hommes? Voici ce qui se passe aujourd'hui dans le Texas, dans la Louisiane, dans la Floride, dans tous les Etats du Sud.

Or, comme nous sommes presque tous mortels, le grand homme meurt. Il n'est peut-être pas tout à fait sûr pour la statue; mais qui dit que s'il avait vécu quelques années de plus il n'aurait pas étonné le monde par l'éclat de son génie?

Je serai bien décidé à verser les quinze cents francs exigés, — justement j'ai en portefeuille trois billets de cinquante francs tout ce qu'il y a de plus faux, — mais encore faudrait-il savoir de quelle façon on fera fructifier mes modestes économies.

Comme de temps dura cette crise? Je l'ignore, mais je sens encore l'implacable dureté du cerceuil où je me débattais. J'entends encore la tempête de cris et de sanglots dont j'emplissais ces quatre planches.

Comme de temps dura cette crise? Je l'ignore, mais je sens encore l'implacable dureté du cerceuil où je me débattais. J'entends encore la tempête de cris et de sanglots dont j'emplissais ces quatre planches.

plus qu'une idée, avoir ce clou. Je passai ma main droite sur mon ventre, je commençai à l'ébranler. Il ne cédaît guère, c'était un gros travail.

Je changeai souvent de main, car la main gauche, mal placée, se fatiguait vite. Tandis que je m'acharnais ainsi, tout un plan s'était développé dans ma tête. Ce clou devenait le salut. Il me le fallait quand même. Mais serait-il temps encore ?

La faim me torturait, je dus m'arrêter, en proie à un vertige qui me laissait les mains molles, l'esprit vacillant. J'avais sucé les gouttes qui coulaient de la piqûre de mon pouce.

Alors, je me mordis le bras, je bus mon sang, éperonné par la douleur, ramené par ce vin tiède et acre qui mouillait ma bouche. Et je me remis au clou des deux mains, je réussis à l'arracher.

Des ce moment, je crus au succès. Mon plan était simple. J'enfonçai la pointe du clou dans le couvercle et je traçai une ligne droite, la plus longue possible, où je promenai le clou, de façon à pratiquer une entaille. Mes mains se raidissaient, je m'entêtai furieusement. Quand je pensai avoir assez enlaid le bois, j'eus l'idée de me retourner, de me mettre sur le ventre, puis, en me soulevant sur les genoux et sur les coudes, de pousser des reins. Mais, si le couvercle craqua, il ne se fendit pas encore. L'entaille n'était pas assez profonde. Je dus me replacer sur le dos et reprendre la besogne, ce qui me coûtait beaucoup de peine.

Enfin, je tentai un nouvel effort, et cette fois le couvercle se brisa, d'un bout à l'autre.

Certes, je n'étais pas sauvé, mais l'espérance m'inondait le cœur. J'avais cessé de pousser, je ne bougeais plus, de peur de déterminer quelque éboulement qui m'aurait enseveli. Mon projet était de me servir du couvercle comme d'un abri, tandis que je tâcherais de pratiquer une sorte de puits dans l'argile. Malheureusement, ce travail présentait de grandes difficultés : les mottes épaisses qui se détachaient embarrassaient les planches que je ne pouvais manœuvrer ; jamais je n'arrivais au sol, déjà des éboulements partiels me pliaient l'échine et m'enfonçaient la face dans la terre. La peur me reprenait, lorsqu'en m'allongeant pour trouver un point d'appui, je crus sentir que la planche qui fermait la bière, aux pieds, cédaît sous la pression.

Je tapai alors vigoureusement du talon, songeant qu'il pouvait y avoir, à cet endroit, une fosse qu'on était en train de creuser.

Tout d'un coup, mes pieds enfoncèrent dans le vide. La prévision était juste : une fosse nouvellement ouverte se trouvait là. Je n'eus qu'une mince cloison de terre à trouver pour rouler dans cette fosse. Grand Dieu ! j'étais sauvé !

Un instant, je restai sur le dos, les yeux en l'air, au fond du trou. Il faisait nuit. Au ciel, les étoiles luisaient dans un bluissement de veours. Par moment, un vent qui se levait m'apportait un tièdeur de printemps, une odeur d'arbres. Grand Dieu ! j'étais sauvé, je respirais, j'avais chaud, et je pleurais, et je balbutiais, les mains dévotement tendues vers l'espace. Oh ! que c'était bon de vivre !

Emile ZOLA.

JEANNE EN FLEUR

Par CATULLE MENDES

Elle était si jolie et si jeune, elle avait au visage des pâleurs si tendrement rosées, elle venait d'elle des aromes si frais et si délicats, pareils à ceux qu'aurait de la neige parfumée, que, lorsqu'on la froissait, même

en plein hiver, dans la rue ou sur la route, on croyait passer à côté d'un mois d'avril. Cependant, Jeanne avait l'air pensif, presque morose, un matin qu'elle se promenait sur la lisière de la forêt, où le soleil dorait les mousses parmi les treillis légers que fait l'ombre des trembles.

Attristée de la voir chagrine, une toute petite fée, en robe de satin lilas, la tête pas plus grosse qu'une perle, coiffée d'un hennin d'argent, sortit de dessous une feuille, et dit avec la voix d'un grillon qui aurait appris à parler :

— Eh ! Jeanne, ma filleule, qu'est-ce donc qui vous rend songeuse ? Je vous ai donné tout ce que les jeunes filles envient : des cheveux couleur de maïs, des yeux couleur de pervenche, des joues qui font penser à du lait où aurait fondu une fraise, et le sautilllement léger d'un oiseau qui marche, et la joie, enfin, d'entendre les jeunes hommes, dès que vous êtes là, murmurer en s'exaltant : « Ah ! que ne m'est-il donné d'être l'époux de celle-ci ! » En vérité, je ne puis m'expliquer d'où est venu le souci qui vous tient.

— Sans répondre, Jeanne soupira. — Serait-ce, dit la bonne petite fée, que, vêtue de bure brune, vous avez vu dans les magasins de la ville des velours et des soies dont vous seriez contente d'être parée ; et voudriez-vous échanger les sabots un peu durs à vos pieds nus contre des souliers de satin où pendent des glands dorés ?

— Jeanne soupira encore. — Etes-vous lasse de manger avec votre pain bis les mûres des buissons, qui barbouillent de noir les lèvres ? la fantaisie vous a-t-elle prise de goûter aux fines pâtisseries faites de crème et de miel, que l'on met au dessert sur la table des riches ?

— Jeanne ne cessait de soupiner. — Ah ! que vous êtes ambitieuse, ma filleule ! Au lieu d'avoir pour père et mère un bûcheron et une bûcheronne qui lient des fagots dans les bois, il vous plairait donc d'être la fille d'un puissant monarque, complimenter du matin au soir par vingt demoiselles d'honneur et dansant la pavane avec le prince de Visapour ou l'empereur de Golconde, dans les salles pavées de pierreries ?

— Alors, Jeanne, s'enhardissant : — Non, marraine, dit-elle. Mais je n'ai jamais pu voir une fleur, — les fleurs sont si jolies, — sans m'en sentir jalouse, et je voudrais être une violette des bois.

La petite fée n'était pas une personne contrariante ; elle pensait que, lorsqu'on aime les gens, le mieux est de les obliger tout de suite, sans faire d'objection à propos des vœux qu'ils forment.

— Que votre désir soit réalisé, dit-elle. Et Jeanne fut une violette dans les mousses dorées de soleil, sous les treillis légers que fait l'ombre des trembles.

Elle était si doucement odorante que, même en cherchant beaucoup, il n'eût pas été possible de trouver une violette pareille. Elle se cachait de son mieux au pied d'un arbre, entre deux fraisiers, mais elle ne pouvait empêcher son parfum de monter dans l'air, et il y avait tous les jours autour d'elle des querelles de papillons et d'abeilles éprises.

Cependant elle ne paraissait point satisfait ; elle penchait, languissante, sur sa frêle ramille ; les gouttes de rosée, dont elle était mouillée le matin, avaient un air de petites larmes. Attristée de la voir chagrine, la fée en robe de satin lilas sortit de derrière un brin d'herbe et dit avec sa voix de grillon jaseur :

— Eh ! violette, ma filleule, qu'est-ce que donc qui vous cause de la peine ? N'a-t-il pas été fait comme vous avez voulu ? N'êtes-vous pas plus charmante que toutes vos sœurs des bois ? En vérité, je ne puis m'expliquer d'où est venu le souci qui vous tient.

La violette soupira, comme soupirent les fleurs. — Serait-ce, dit la bonne fée, que vous vous accommodiez mal de demeurer blottie dans l'obscurité, toujours ; et voudriez-vous vous épanouir librement dans la splendeur du soleil ?

La violette soupira encore. — Etes-vous lasse de la cour que vous font les papillons et les abeilles ; la fantaisie

vous a-t-elle prise d'être foliée par les amoureux à genoux qui, sous le prétexte de chercher des fleurs, mêlent leurs doigts sous la mousse ?

La violette ne cessait de soupiner. — Ah ! que vous êtes ambitieuse, ma filleule ! Au lieu de végéter au pied d'un arbre, où le pied d'un rustre pourrait vous écraser, il vous plairait donc qu'on vous admirât, parmi l'éclat et la joie d'une fête, dans un de ces magnifiques vases de la Chine où sont peints des génies à la barbe d'or et des impératrices accroupies en leurs robes de gaze et de satin écarlate ?

— Alors, la violette s'enhardissant : — Non, marraine, dit-elle. Mais il me semble à présent que la violette est une fleur un peu trop triste, avec sa teinte sombre, et son parfum, en somme, laisse beaucoup à désirer. Je me souviens d'avoir cueilli, dans un parterre, une jacinthe fraîche éclosée dont la couleur était tout ce qu'on peut imaginer de plus joli ; je voudrais être une jacinthe des jardins.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit la fée. Et Jeanne fut une jacinthe, entre des plates-bandes de buis, dans le parterre ensoleillé.

Mais elle ne fut pas satisfaite encore. Jacinthe, elle voulait être une pivoine ; la couleur des jacinthes lui avait bien tôt déplu. Pivoine, elle voulait être un lys ; elle trouvait les pivoines trop rouges. Lys, elle voulait être une rose ; elle jugeait les lys trop blancs. Et elle ne se montra pas contente même quand elle fut une rose.

— Eh ! rose, ma filleule, dit la fée au hennin d'argent, qu'est-ce que donc qui vous désolent ? N'a-t-il pas été fait toujours, selon votre souhait ? N'êtes-vous pas aussi fraîche, aussi délicieusement odorante que toutes vos sœurs du parterre ? En vérité, je ne puis m'expliquer ce qui cause le souci qui vous tient.

Après avoir soupigné, Jeanne répondit : — Je voudrais être une fleur tellement exquise qu'il n'en exista jamais de pareille, une fleur plus adorable que les violettes, les jacinthes, les pivoines, les lys et que les roses elles-mêmes, — une fleur plus jolie que toutes les fleurs !

— Bon ! que ne le disiez vous plus tôt ! répartit la bonne fée en riant. Et alors qu'arriva-t-il ? Il arriva, sous un coup de baguette, que Jeanne redevenit Jeanne elle-même, — Jeanne si jolie et si jeune, ayant au visage des pâleurs si tendrement rosées, et de qui venaient des aromes si frais et délicats, pareils à ceux qu'aurait de la neige parfumée, que, lorsqu'on la froissait, même en plein hiver, dans la rue ou sur la route, on croyait passer à côté d'un mois d'avril. S'étant mirée dans le miroir, elle fut bien obligée de reconnaître qu'elle avait eu tort de vouloir changer ; et elle ne désira plus rien que d'être cueillie !

Catulle Mendès.

VILLÉGIATURE

Par Emile BLAVET

Cette fois, ça y est. Paris est tout entier hors Paris. La villégiature a repris sa proie annuelle. Elle ne la rendra que le jour où

De la dépuille de nos bois L'autome aura jonché la terre, Le rosignol sera sans voix, Et le bocage sans mystère !

Ce besoin d'émigrer, la chaleur venue — fût-ce à quelques portées de fusil de l'enceinte fortifiée — est devenu tellement tyrannique, que, s'ils vivaient encore, Auber et Roqueplan, ces Parisiens endurcis, ces rurophobes dont le Point-du-Jour fut les Colonnes d'Hercule, en devraient eux-mêmes subir la contagion.

Ils auraient du moins la ressource de faire ce que fit feu Patin, l'illustre helléniste. Feu Patin avait pour le ruisseau de la rue du Bac la même tendresse que M^{me} de Staël. Or, un jour, il lui fallut lâcher Sophocle

pour Théocrite. Les médecins le condamnerent à six mois de campagne forcée.

Il s'exécuta, car c'était une question vitale. Mais, réduisant la peine au minimum, il s'établit dans un coin de la banlieue parisienne, d'où il pût, par les temps clairs, distinguer les tours Notre-Dame, et fit abattre les arbres, sous prétexte qu'ils gênaient la vue.

Il y avait alors plus d'Auber, de Roqueplan et de Patin qu'on ne se l'imagine. Et le jardinier sur la fenêtre suffisait aux besoins agrestes de la majorité des Parisiens. Depuis, l'hygiène a pris dans les préoccupations de la vie une plus large place. On l'a codifiée, et « la campagne » en est un des articles fondamentaux. En sorte que ce qui, jadis, était l'exception, est aujourd'hui la règle.

On aurait tort de tourner en ridicule le goût effrené des Marseillais pour la *bastide* ou pour le *mas*. Le Boulevard, à ce point de vue, rendrait des points à la Canebière. A cela près qu'ici la *bastide* et le *mas*, ces jolis noms aux parfums d'idylle, sont décolorés du nom prétentieux de *villas*. Voilà toute la différence. Et pourtant la Provence est plus près que nous de l'Italie.

Et ne parle pas de la grande villégiature, de celle qui, chaque année, à la même époque, le carnaval printanier fini, emporte les heureux de ce monde, les élus du sort, vers la mer, les eaux, les bois ou la montagne. Celle-ci ne date pas d'hier, elle existe depuis qu'il y a sous le ciel des privilégiés à qui la fortune fait d'opulents loisirs. Je parle de la villégiature suburbaine, de celle qui s'impose, comme une détente nécessaire, aux travailleurs de toute condition.

Celle-là, ceux de ma génération l'ont vue naître ; ils ont vu surgir, un à un, des solitudes ambiantes, dont les Sylvaies étaient jadis les hôtes uniques, cette myriade de petits Edens qui font à la grande ville comme une ceinture rayonnante et fleurie.

Cette efflorescence, pour ainsi dire spontanée, est la résultante des préoccupations hygiéniques dont je parlais tout à l'heure. Paris est aussi funeste au Parisien laborieux que la mine aux mineurs. Il faut, au Parisien, par ce temps de surmenage, des échappées quotidiennes hors de la fournaise où se surchauffent son intelligence et son cerveau, comme au mineur hors du puits où se dessèchent ses entrailles.

Mais il ne faut pas que ces échappées soient trop lointaines pour pouvoir, à l'heure dite, comme c'est le destin, se replonger dans la fournaise ou dans le puits. D'où la prédilection des artistes, des gens de lettres et aussi des gens de finances, pour lagare Saint-Lazare qui répond mieux qu'aucune autre à cette condition essentielle de la proximité, et la popularité des lignes de Saint-Germain et de Versailles entre toutes les lignes qui rayonnent de ce point central à la circonférence de la banlieue parisienne.

Nous allons, si vous le voulez bien, égrener les diverses stations de la première, comme les grains d'un chapelet.

Asnières. — Un faubourg de Paris. Plus près du centre que Montmartre et le quartier Latin. Affluence de mentions glabres ; le comédien y est légion. Vu, de la portière, M^{me} Bosman à sa fenêtre et M. Soulaacroix pêchant à la ligne. Mérente et y pignon sur rue, ainsi que Thérèse. Quelques hommes de lettres épris du canotage : Edouard Cadol, Armand Silvestre, E. Deschaumes, Albert Bataille, etc.

Nanterre. — Une petite sous-préfecture de province. Avait jadis deux originalités : ses pompiers et sa rosière. Les pompiers ont vécu ; la rosière est laïque. *Finis Polonia!* Que peuvent bien faire dans cette thébaïde Francisque Sarcey, Félix Hé-

ment, Bernard Deorsne et Alexandre Bisson, l'auteur du *Député de Bombignac* ? Je me le demande.

Rueil. — Une halte entre le restaurant Fournaise, où l'on rencontre parfois Guy de Maupassant, André Messager, le comte Lepic, etc., et le bal des Canotiers. Subra, la divine, y passe tous les étés, blottie dans un nid de verdure. Non loin d'elle habite sa gentille camarade, M^{lle} Chabot.

Chatou. — Station très mondaine. La toilette est de rigueur. Le marché, deux fois par semaine, est comme un succursale de l'ancien Longchamps. On y décrète la mode. Ces dames y font des effets de taille à la Léoty. Le glacier Geninacsa, le soir, a des flamboyements de café Riche. A citer parmi les colons parisiens de marque : M^{me} Judic, Ernest Blum, Raoul Toché, Paul Bourdon, Théobald Chartrain, Victor Roger, Talazac, etc.

Le Vesinet. — La terre promise des duels. Fréquenté par les gens tranquilles. Côté des hommes : Jules Prével, Alfred Delilia, Marsick, Henry Bauer, etc. ; côté des dames : M^{me} Righetti, Dinelli, Blanche Donadio, P. Ivanoff, Céleste Mogador, qui donne dans sa villa des matinées artistiques. C'est là que, l'an dernier, Albin Valabrègue et Maurice Ordonneau commentèrent *Durand et Durand*, et qui Chivot met la dernière main à son *Sarcouf*.

Saint-Germain. — Le mouvement est au Pavillon Henri IV. Mon ami le Masque de Fer en a nommé l'auteur pour les hôtes actuels : Henri Meilhac, Blowitz, Campbell-Clarke, et fréquemment Sardou, Dumas, Demaille, Albert Wolf, en visite. La vie de Meilhac : lever à huit heures ; lecture toute la matinée ; déjeuner à midi ; travail jusqu'à cinq heures ; à cinq heures, onze parties de bésigue chinois avec Blowitz, à 2 fr. 50 — suis-je bien informé ? Dîner à sept heures, coucher avec les poules. Deux fois par semaine, Meilhac quitte Saint-Germain après dîner, le vendredi pour aller à l'Hippodrome, le samedi pour aller au Cirque. On est Parisien ou on ne l'est pas.

Passons à la ligne de Versailles. Brûlons Asnières qui n'a plus de secrets pour nous. Voici Courbevoie sur notre gauche. Courbevoie n'est, à proprement dire, qu'un faubourg de Paris. Aussi n'y a-t-il presque pas de population flottante. Tous résidents. Grâce à la multiplicité des moyens de transports, omnibus, tramways, chemins de fer, il n'y a guère plus de distance du rond-point au boulevard que de l'Observatoire. Et c'est extra muros. Déjà la campagne.

Louis Ulbach y prépare les discours substantiels qu'il prononce aux Congrès de l'Association littéraire internationale ; M. Henri Michelin y pioche ses amendements et ses premiers-Paris de l'Action, non loin de son collègue à la Chambre, M. Le Guay ; l'art dramatique y est représenté par M. Maubant, du Théâtre-Français, et par M. Léotaud, souffleur des comédiens ordinaires de M. Carnot ; l'art lyrique, par M. Caron, de l'Opéra ; et la gaudriole par M^{me} Elise Faure, l'Albion des chopes, et par M. Jules Perrin, le Faure de l'Eldorado, à qui la fermeture de ce music-hall a créé des loisirs. Il les consacre à limer des monologues et rimer des chansonnettes. On sait que M. Perrin, monologiste éminent, comme Cadet, est, comme M. Paulus, son propre librettiste et son propre compositeur.

Suresnes. — Blanchissage, viticulture et pisciculture mêlés. Fabrique de *pompons* pour le retour en chemin de fer ou par bateau-mouche. Cette maison étrange et mystérieuse, en briques rouges, qui borde la gare, appartient à l'un de nos plus célèbres couturiers. C'est là que se décrète la mode.

Plus loin, M. Regimbaum, l'homme

aux piquets, se console des misères que lui font nos édiles en construisant une salle de spectacle dans sa propriété.

La famille du pauvre Guillaume, mort si prématurément l'année dernière, habite sur ces pentes couvertes de vignobles, ainsi que M. Marc, directeur de l'Illustration ; le député Rouleaux-Dugage ; le baronnet Manoury, retour de Bordeaux avec une malle pleine de lauriers, et le ténor Villaret, qui ne les recherche plus que pour assaisonner les produits de sa pêche. Villaret est un intrépide pêcheur à la ligne devant le Seigneur.

J'ai gardé pour la bonne bouche M^{me} The King ; l'amie de M. Mystère rime avec skoking !

Puteaux. — Mêmes signes particuliers. On y revient quelquefois en passant par les mers néo-calédoniennes, avec escale au Palais-Bourbon, baie radicale. Témoin le citoyen Roque de Filhol, le gros bonnet de l'endroit.

A citer encore : M. Lorilleux et M^{me} Révilly, l'ex-duègne de l'Opéra-Comique.

Saint-Cloud. — Ici, tous les noms s'effacent devant le nom glorieux de Gounod. Que de divines mélodies se sont envolées de ces grands arbres et combien y nichent encore !

Ville-d'Arvey. — Le Lourdes des républicains. Ils y viennent tous les ans en pèlerinage aux Jardies, solitude peuplée par deux souvenirs, celui de Balzac et celui de Gambetta.

Petit phalanstère d'artistes : on y rencontre le sculpteur Falguière, le peintre Vibert ; Dieudonné, du Vandœuvre ; Joliet, de la Comédie-Française, — spécialité de notaires et graveurs sur bois, — M^{me} Lloyd et Kalb.

Non loin des Jardies est le domaine de M^{me} Valtasse de la Bigne, qui s'arrondit chaque année. — Le domaine, — de quelques hectares. Large et gracieuse hospitalité, par séries, comme à Compiègne. Maison civile et militaire, souvent fusionnées. Tous les 15 août, feu d'artifice commémoratif, auquel assiste, d'un œil bienveillant, la gendarmerie locale.

Sèvres. — C'est l'auteur de *Chien-Caillon*, l'ancien compagnon de Rodolphe, de Marcel, de Colline, de Schaudner, de Phémie teinturière, de Musset et de Mimi. Luxueusement enterré dans la céramique.

Villeneuve-Étang. — Le Tibur de M. Pasteur. J'ai fait route souvent avec le terrible exterminateur des microbes. Pas causeur du tout : dépêché un journal quelconque au départ et ne le replie qu'à l'arrivée, après l'avoir dévoré depuis la date jusqu'à la signature du gérant, sans passer une annonce.

Viroflay. — C'est de cette oasis exquise que Jules Claretie a daté presque tous ses romans, le dernier entre autres, d'une actualité si vibrante : *Candidat*. L'actif administrateur de la Comédie-Française voyage tous les jours avec son héritier, dont l'aimable babil abrège et charme le voyage.

A pour voisin M. Joseph Bertrand. Tous les lundis, à deux heures, l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences prend le train pour venir à l'Institut. Pas plus communicatif que M. Pasteur. Monologue tout le long du trajet avec lui-même.

Versailles (R. D.). — Retraite à souhait pour ceux dont la vie est réfugiée dans le souvenir.

Octave Feuillet y occupe, avenue de Paris, un ravissant hôtel au fond d'une vieille maison silencieuse.

Canrobert y promène ses cheveux blancs et sa tournure de soldat.

Lafontaine s'y est fait construire une délicieuse maison d'artiste où il vit doucement près de sa femme, le charmante Victoria, entre ses tableaux, — le grand comédien est un

Feuilleton du Supplément du « Lyon Républicain » DU DIMANCHE 17 JUIN 1888 (20)

JETTATURA

Par Théophile GAUTIER

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc.

Paul, comme pour prendre congé de lui-même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique :

« Adieu, fantôme pâle que je promène depuis tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'une acher fatal, masque convulsif d'une âme douce et tendre ! tu vas disparaître à jamais pour moi ; vivant, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je l'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible : « Hubert, Hubert, « mes pauvres yeux ! » tu ne l'attendras point. Allons, à l'œuvre, victime et bourreau ! »

Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit.

Il aviva de son soufflet les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par le manche la lame d'où s'échappaient en pétillant de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance ; une sueur froide baigna ses tempes ; mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant.

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri ; lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne ; il laissa échapper le poignard, qui vint à terre et fit une marque brune sur le parquet.

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encauchonnait de son voile noir ; il tourna la tête vers la cheminée sur laquelle devait brûler encore les bougies ; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants perçoivent encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière. — Le sacrifice était consommé !

« Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne dépravas plus héroïquement sous mon regard funeste : tu reprendras ta belle

santé ; hélas ! je ne t'apercevrai plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir ; je te verrai avec l'œil de l'âme, j'entendrai la voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin, j'aspirerai le parfum léger qui émane de toi et te fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras la main entre les miennes pour me convaincre de la présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle lorsque son pied hésitera sur son chemin obscur ; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui ; tu seras sa seule pensée, son seul rêve ; privé de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi d'une aile infatigable !

« Je ne regrette rien, puisque tu es sauvé ; qu'ai-je perdu, en effet ? le spectacle monotone des saisons et des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie humaine.

« La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs ; vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! »

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspre-

mont, tout enfiévré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas. — Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur ; mais les cloches tintant l'Angelus à joyeuses volées bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût soulevée, il eut une sensation horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le vide, sur le soir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil ; mais il se remit vite et ne devait-il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de la veille ?

Il chercha à tâtons le cordon de la sonnette.

Paddy accourut. Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle :

« J'ai commis l'imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication, et je crois que j'ai attrapé une goutte serena, mais cela se passera ; condui-

moi à mon fauteuil et mets près de moi un verre d'eau fraîche. »

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l'eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l'ardeur causée par la brûlure.

Laissons M. d'Aspremont dans son immobilité douloureuse et occupons-nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s'était promptement répandue dans Naples et servait de thème à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres. L'habileté du comte à l'écriture était célèbre ; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain ; il avait tué trois hommes et en avait blessé gravement cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en genre, qu'il ne se battait plus.

Les duellistes les plus sur la hanche le saluaient poliment et, les eût-ils regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelqu'un de ces rodonnants eût tué Altavilla, il n'eût pas manqué de se faire honneur d'une telle victoire.

Restait la supposition d'un assassinat, qu'écartait le billet trouvé sur la poitrine du mort. On contesta d'abord l'authenticité de l'écriture ; mais la

main du comte fut reconnue par des personnes qui avaient reçu de lui plus de cent lettres. La circonstance des yeux bandés, car le cadavre portait encore un foulard noué autour de la tête, semblait toujours inexplicable. On ret oublia, outre le stylet planté dans la poitrine du comte, un second stylet échappé sans doute de sa main défaillante ; mais si le combat avait eu lieu au couteau, pourquoi ces épées et ces pistolets qu'on reconnut pour avoir appartenu au comte, dont le cocher déclara qu'il avait amené son maître à Pompéi, avec ordre de s'en retourner au bout d'une heure il ne reparaitrait pas ?

C'était à s'y perdre.

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicé, qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore, à qui revint tout de suite en mémoire l'entretien mystérieux qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Altavilla, entrevit confusivement quelques tentatives lénébruses, quelque lutte horrible et désespérée, où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement.

Quant à Vicé, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatura, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue.

(A suivre). Théophile GAUTIER

grand collectionneur, — et ses livres. Ajoute chaque jour une page à ses curieux mémoires. Vient peu souvent à Paris. Quand il rentre d'une de ces rares excursions, on lui réserve un compartiment dont il voile la lampe et où il ne fait qu'un somme jusqu'à l'arrivée. Avant de partir, va chiper un petit pain au café Félix.

Delanay non plus, son camarade, ne bouge guère depuis qu'il a pris sa retraite. Marcheur intrépide, les jours de classe au Conservatoire, il fait généralement le chemin à pied.

LA VIE A PARIS

Nous voilà dans la période des pièces d'été. Les quelques théâtres qui restent ouverts s'ingénient à composer des spectacles supportables par trente-huit degrés de chaleur. On recherche les comédies et les vaudevilles dont l'intrigue ne demande pas une trop grande application cérébrale et puisse se comprendre, entre un coup d'éventail et un tapage de mouchoir.

A ce point de vue, la nouvelle pochade des Polies-Dramatiques est fort bien comprise, et personne n'accusera MM. Jaime fils et Georges Duval d'avoir infligé à leurs concitoyens l'étude ardue d'un problème philosophique, selon Schopenhauer ou tout autre abstrait de quintessence.

Couquin de printemps ! n'a d'autre prétention que celle de dilater les rates rebelles par ces gauleseries de haut goût qui n'ont rien de très nouveau, mais qui font rire quand même et feront rire encore les petits-neveux de Rabelais.

La pièce pourrait porter en sous-titre: «Amour et purgation.» Il s'agit d'un avoué inflammable chez qui les soleils printaniers allument des ardeurs irrésistibles.

Chargé d'occuper dans une instance en divorce par la baronne de Palafou, M^{me} Landurin s'éprend de sa noble cliente et la convie à une partie fine au Bas-Meudon.

Cependant la femme légitime de Landurin, née Moncornet, gémit sur les infidélités de son époux et se demande comment elle pourrait l'arrêter dans ses élan. Fort heureusement, elle est armée d'une mère expérimentée, et M^{me} Montcornet, qui a déjà eu à prendre des précautions contre son mari, indique à sa fille un moyen infailible de calmer les explosions amoureuses: une purge.

Aussitôt dit, aussitôt fait, on corrompt le garçon du restaurant du Bas-Meudon, qui saupoudre de jalap une friture et une tête de veau autour desquelles se sont donné rendez-vous Landurin et sa conquête.

Par un de ces hasards, comme il n'en arrive qu'aux vaudevillistes, le vieux Montcornet a invité aussi au Bas-Meudon une soubrette provençale qui doit lui faire oublier son alaxie, et M^{me} Montcornet leur fait préparer le même menu laxatif.

Vous voyez d'ici la partie carrée. A l'heure des épaulements, le jalap opère et tous nos tourtereaux constatent avec douleur que le cœur est désarmé contre les ent'ailles.

C'est là du sel un peu gros, mais dont l'effet est inmanquable. Un monsieur qui, au moment de déclarer sa flamme, porte la main à la ceinture de son pantalon, est sûr de provoquer une hilarité prolongée, comme disent les sténographes.

Il est acquis aujourd'hui que le directeur des magasins du Louvre a le cerveau fort mal en point et que ses coups de revolver sont le résultat d'un accès de fièvre chaude.

On comprend un peu que cet ancien officier, passant subitement d'une modeste solda à une fortune de vingt ou trente millions, n'ait point supporté sans trouble une transition aussi brusque.

Ajoutons-y les préoccupations et les responsabilités d'une situation nouvelle, puis Boulanger brochant sur le tout... Il n'en fallait pas davantage, et ce serait le cas de relire la fable du *Savetier et du Financier*.

M. J.

de quatre autres nommés par le Consulat.

On comprend qu'une ville d'industrie et de négoce, une fois en possession d'une semblable juridiction, n'ait pas fait de bien grands efforts pour obtenir la création d'un parlement local.

Le décret du 27 mai 1791, en établissant les tribunaux de commerce, prononça la dissolution de la Conscription. Toutefois les conservateurs restèrent en fonction quatre ans encore, et le nouveau tribunal ne fut installé que le 16 juin 1795.

La Conscription est donc, des institutions de l'ancien régime, celle qui est tombée la dernière.

Le Temps a consacré l'autre jour une chronique aussi judicieuse que pleine d'intérêt à «Paris qui mendie».

En voici quelques extraits édifiants: Pour le passant, ce mendiant déguenillé qui grolotte de froid et claque des dents, c'est le pauvre mère qui, assise sous une porte cochère, donne le sein à son enfant, ce cul-de-jatte qui, péniblement, se traîne dans la rue, cet épileptique qui tombe du haut devant la porte d'un grand hôtel ou d'un paillassier achalandé, tous ces mendiants, en un mot, qui d'une voix suppliante implorent votre charité, sont des malheureux qui méritent pitié et assistance.

Et bien ! détrompez-vous. Dix-neuf fois sur vingt, ces malheureux sont des industriels qui exercent une profession, et une profession souvent lucrative.

Jadis profession, et j'emporte le mot à dessein, car ce serait une erreur de croire que, pour être mendiant vraiment digne de ce nom, il suffit de s'adosser à un mur et de tendre la main aux passants. C'était là le mendiant primitif, c'était l'enfance de l'art.

Mais aujourd'hui la mendicité, comme toutes les professions, a fait des progrès, et de même qu'il existe des écoles d'apprentissage et de perfectionnement pour chaque branche de l'industrie, il y a des écoles d'apprentissage et de perfectionnement pour ceux qui veulent faire leur carrière dans la mendicité.

Aussi le métier devient-il de jour en jour meilleur, et les mendiants, qui ont leurs restaurants, leurs cercles et leurs bureaux de placement, arrivent peut-être avant peu à se former en chambre syndicale, afin de pouvoir mieux défendre les intérêts de leur corporation.

Notre confrère nous présente ensuite quelques types de mendiants. En première ligne, le conscript du métier:

C'est un bon garçon de vingt ans. Il est solide, bien charpenté. Il pourrait travailler à tout ce qu'il voudrait, mais la discipline de l'atelier ou de l'usine lui répugne; d'ailleurs, pour trouver du travail, il faut se remuer et, lui, il a un pied de biche.

Des amis lui ont dit qu'en mendiant on pouvait vivre aisément. Le voilà enrôlé dans la corporation; mais il débute, il ne connaît pas encore les trucs; il va falloir commencer par le commencement et tirer le pied de biche.

Tirer le pied de biche, c'est tirer les cordons de sonnette dans les quartiers un peu isolés où, souvent, la sonnette se termine par un pied de biche.

Notre apprenti débute, par exemple à Neuilly. Il prend une rue, l'écaille, et sonne à toutes les portes: «Je suis un pauvre ouvrier sans travail; depuis deux jours je n'ai pas mangé.»

Dans ces rues peu fréquentées, il y a peu de concierges. C'est la cuisinière qui ouvre la porte, et la cuisinière a bon cœur. Elle est d'autant plus généreuse qu'elle fait la charité avec l'argent de ses maîtres. Elle donnera deux sous, ou un morceau de pain, ou un reste de viande. Dans l'espace d'une matinée, notre mendiant aura sonné à deux cents portes et — comme une statistique dont nous parlerons plus tard, et qui a d'autant plus d'autorité en la matière qu'elle est faite par les mendiants eux-mêmes, prouve — qu'il y a une bonne porte sur quatre.

On se rendit à deux cents portes notre mendiant récoltera cinquante aumônes, les unes en argent, les autres en nature. Vers les deux heures, la journée est terminée.

Avec le pain et la viande, on déjeunera et on dînera d'une façon très suffisante, et avec les vingt-cinq ou les trente sous ainsi récoltés on ira passer la soirée dans un bouge de la rue des Anglais ou de la rue Sainte-Marguerite, où, pour dix sous de «casse-poitrine» ou de «bord-boyaux», un homme peut aisément s'enivrer, tout en assistant, dans une salle bien chauffée, à un spectacle des plus variés, dans lequel les chanteurs ambulants, les femmes-phénomènes et les acteurs de bonne aventure jouent tour à tour le premier rôle.

Aussi la liquidation eut-elle lieu, il y a

Ephémérides Lyonnaises

16 JUIN 1795

Installation du Tribunal de Commerce

Cette date marqua le dernier jour du tribunal de la Conservation, une des plus curieuses et des plus anciennes juridictions qu'ait supprimées la Révolution.

Elle remontait officiellement au 8 mars 1453; mais il est possible qu'un tribunal de marchands fonctionnât antérieurement, en vertu d'un usage accepté. En tous cas, cette juridiction a précédé d'un siècle l'établissement de celle de Toulouse, elle-même antérieure au Tribunal de commerce de Paris.

Le terme de Conservation vient du nom du magistrat chargé de conserver les privilèges attachés aux foires de Lyon et, par suite, de juger les différends entre marchands. Les foires de Champagne avaient leur tribunal de la Conservation; celles de Beaucaire l'ont encore.

Ce qui distingue le tribunal lyonnais entre tous, c'est qu'il prononçait non seulement au civil, mais au criminel; qu'il était compétent pour des faits de négoce passés hors foires aussi bien qu'en foires: que, du moment qu'un fait de commerce accompli à Lyon était en cause, sa juridiction s'étendait partout; que ses jugements étaient exécutoires en tous lieux et heures, et nonobstant appel, sans qu'on puisse y opposer aucun privilège de clergie ou autre.

Une telle extension de pouvoirs n'était pas venue d'un coup, ni sans rencontrer de nombreuses résistances, de la part des divers parlements français.

Le conservateur, qui fut d'abord le sénéchal, était investi, dès l'origine, de la justice criminelle. A la fin du XVI^e siècle, la compétence n'est plus limitée au temps des foires, et les lettres du 2 décembre 1602 confirment cette extension d'attributions.

L'édit de 1609, plus explicite encore, définissant la compétence de la Conservation, emploie les expressions: «Tous faits de commerce, leurs circonstances et dépendances.» Ainsi, l'action de la Conservation, s'étendait partout où un négociant lyonnais pouvait vendre ou acheter.

De même, ce négociant, poursuivi pour affaires traitées à l'étranger, pouvait amener son demandeur à Lyon.

Depuis 1655, le Consulat avait achevé les charges du juge-conservateur, du greffier et des avocats. Le tribunal se composait du prévôt des marchands et des quatre échevins, de deux juges nommés par le roi et

JOURNAUX ET REVUES

Nous avons relaté tout au long ces jours-ci la tentative de meurtre dont le commandant Hériot, directeur des magasins du Louvre, s'est rendu coupable, sous l'empire d'un accès subit de folie.

M. Carle des Perrières, en cherchant dans le *Gaulois* les causes qui ont pu amener ce drame intime, — causes qu'il attribue uniquement au peu d'équilibre des facultés mentales du commandant, résultat d'un trop brusque changement de situation, — nous raconte la genèse de la fortune des Hériot. L'histoire est intéressante.

En 1853, lorsque les Perrière venaient de faire construire l'hôtel du Louvre en vue de l'Exposition, Emile Perrière venait de se faire raser dans l'hôtel même, et, tout en subissant cette fastidieuse opération, causait volontiers avec le coiffeur qui n'était autre que l'ancien coiffeur de Napoléon III en Angleterre.

Un de ses souvenirs intéressants, le perrière faisait passer à son client quelques instants plus faciles: par contre, Emile Perrière ne dédaignait pas de lui faire part de ses projets. Un jour, il lui exposa le désir qu'il avait d'utiliser une partie des boutiques du rez-de-chaussée de l'hôtel en y établissant un vaste magasin de nouveautés. Mais il ne voulait pas s'adonner à des commerces déjà établis; il rêvait une industrie nouvelle, hardie, appuyée sur des jeunes éléments, d'une activité réelle et d'une grande intelligence des affaires.

Le coiffeur lui recommanda deux de ses clients, deux jeunes gens, dont l'un, Chauchart, était employé à la *Tentation*, un magasin du faubourg Saint-Honoré, et l'autre, Hériot, acheteur pour un magasin de nouveautés. Ces deux jeunes gens s'étaient connus dans sa boutique; c'étaient des garçons fort actifs, ne pensant qu'à se faire une situation, rompus aux affaires et désireux d'arriver; ils s'étaient intimement liés, et le coiffeur les recommanda si chaudement à son client, que celui-ci n'hésita pas à lui dire de les lui envoyer.

Quelques jours après, de cette entrevue entre la cuvette et la brillante sortie des bases d'une affaire considérable, par laquelle Emile Perrière avançait quatre cent mille francs: le Louvre était fondé.

Ces deux jeunes gens avaient accepté avec joie cette bonne aubaine; les voilà patrons d'une maison, et pouvant donner carrière à leur activité, employer enfin leur expérience et leur intelligence à leur propre profit.

La fortune combla les deux jeunes associés: —

Le jour de la mort d'Hériot, celui-ci laissait à son frère plus de quarante millions. On se rappelle tout-à-propos le procès dont le testament d'Hériot fut l'objet. Le commandant, son frère, le gagna et devint son héritier d'une fortune colossale, fortune dont la plus grande partie se composait de quatre cent cinquante parts de fondateur des Magasins du Louvre.

M. Chauchart continua à diriger l'affaire pendant quelques années. Avec l'aisance, l'opulence il avait contracté des goûts de luxe et de sport qui avaient fini par l'absorber tellement qu'il ne demandait qu'à laisser la place et à jouir en repos, en satisfaisant ses goûts dominants, d'une fortune si honorablement acquise. Toute une existence de dévorante activité, de discours de bonne aventure jouent tour à tour le premier rôle.

se présenterait de façon à donner un résultat aussi exact que possible. — C'est un coup de sonnette, ce fut M^{me} Cormier qui vint ouvrir et il salua sans qu'elle le reconnût; mais comme l'entrée était sombre, cela n'avait pas grande signification. Le chapeau à la main, il la suivit dans la salle à manger, sans parler, pour que la voix ne le trahît point.

Alors, après quelle elle regarda un moment avec une surprise inquiète d'abord, elle se mit à sourire: — Mais c'est M. Saniel! s'écria-t-elle. Mon Dieu! que je suis solte de ne pas vous avoir reconnu: cela vous change tellement de vous être fait raser! Pardonnez-moi.

— C'est parce que je me suis fait raser que je viens vous demander un service. — A nous, cher monsieur! Ah! parlez vite; nous serions si heureux de vous prouver notre reconnaissance. — Je voudrais prier mademoiselle Philis de me rendre, si elle l'a encore, une photographie que je lui ai donnée il y a un an environ.

Comme Philis voulait avoir la liberté d'exposer cette photographie franchement, pour la garder toujours devant elle, c'était en présence de sa mère qu'elle l'avait demandée et en présence de madame Cormier que Saniel l'avait donnée.

— Si elle l'a toujours! s'écria madame Cormier; ah! cher monsieur, vous ne savez pas la place que toutes vos bontés et les services que vous nous avez rendus vous ont acquis dans notre cœur.

Et, passant dans la pièce voisine, elle en rapporta un petit cadre en velours dans lequel se trouvait la photographie; Saniel l'en retira en expliquant l'étude pour laquelle il en avait

été terriblement agités pour lui par tout ce qui touchait à l'affaire de Caffé et de Florentin, et surtout par les fatigues, les émotions, les fièvres de ses concubines; il n'avait cependant pas interrompu ses travaux particuliers, ni un jour, ni une heure, et ses expériences poursuivies depuis tant d'années lui avaient enfin donné des résultats importants, que la prudence seule l'avait empêché de publier.

En opposition avec l'enseignement officiel de l'école, ces découvertes auraient fait dresser les cheveux sur la tête de nos vœux, depuis longtemps, on n'en voyait plus et ce n'était pas le moment, voyant qu'il demandait la parole, de s'attirer l'hostilité de ces vénérables professeurs qui barreraient le chemin à un révolutionnaire.

Mais, maintenant, qu'il était dans la place pour dix ans au moins, il n'avait plus de ménagements à garder, ni pour les personnes, ni pour les idées, et il pouvait parler.

Saniel avait vu son collègue le solennel Balzajette, et, assez adroitement pour ne provoquer ni la surprise ni le soupçon, il avait pu lui parler de madame Dammauville, à laquelle il s'intéressait incidemment; sans insister, en passant et seulement pour justifier sa question, il avait expliqué la nature de cet intérêt.

Pour être solennel, Balzajette n'en était pas moins bavard, et même c'était sa solennité qui faisait son bavardage: il s'écoutait parler, et quand les jambes légèrement écartées, il était bien posé sur un trottoir pas trop étroit, bombardant la poitrine, appuyant son menton rosé, rasé de frais, sur sa cravate blanche, décrivant dans l'air, de sa main baguée, des gestes nobles

et démonstratifs, on pouvait, si on avait la patience de l'écouter, lui faire dire tout ce qu'on voulait: car il était convaincu que son interlocuteur passait un moment agréable dont le souvenir ne s'effacera pas; ses malades pouvaient l'attendre dans la douleur ou dans l'angoisse, il n'en avait pas le majestueux débit de ses phrases ronflantes aux adjectifs choisis, et à moins qu'il ne se rendit à une invitation à dîner, ce qui lui arrivait cinq jours au moins par semaine, il ne vous lâchait qu'après vous avoir fait partager l'admiration qu'il professait pour lui-même.

C'était à une affection de la moelle qu'était due la paralysie de madame Dammauville; par conséquent, elle était parfaitement guérissable; et même Balza eût s'étonné qu'avec son traitement et ses soins cette guérison se fit attendre.

— Mais que vous dirai-je, jeune confrère: vous savez mieux que moi qu'avec les femmes tout est possible... surtout l'impossible!

Et, pendant une demi-heure il avait complaisamment raconté les étonnements que causaient à son savoir et à son expérience les femmes du monde qu'il soignait: certainement il n'entendait pas contester les leçons que le médecin reçoit à l'hôpital, — à Dieu ne plût qu'il eût pareille outrecuidance! mais combien plus variées, combien plus complètes, combien plus profondes étaient celles que donnait la clientèle mondaine quand on était assez heureux pour s'en être créé une.

— Enfin, pour me résumer, que vous dirai-je, jeune confrère?... — Et ce qu'il avait dit et redit, expliqué et expliqué avec des digressions enchevêtrées les unes dans les autres, c'é-

Vers minuit, notre mendiant ira coucher dans un garni, où il ne tardera pas à faire la connaissance d'un camarade, qui deviendra peut-être son associé et qui apportera dans le commerce sa connaissance de la place, sa protection et ses influences.

Le lendemain, il fera sa tournée dans un autre quartier. Si, un jour, il est pris et emmené au poste, on le relâchera au bout de six ou huit jours, et il se remettra à son métier. Si on le relâche, on le laissera s'en aller encore et il recommencera. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête.

Et si, comme le remarque le *Temps*, il vous prend fantaisie de demander à un agent pourquoi il n'arrête pas ce mendiant qui interpelle les passants dans la rue, il vous répondra: — Je l'ai déjà arrêté quinze fois, et toujours il a été remis en liberté!

L'un des derniers numéros parus du *Genevois* contenait la note suivante: La géographie ne fait décidément pas de progrès chez nos voisins de France. Jugez-en vous-même. Le *Figaro* publie actuellement un roman de Claudin, dans lequel, à deux reprises déjà, il a parlé du Mont-Blanc, comme étant en Suisse; un de ses personnages veut même aller à Chamonix pour en rapporter une impression helvétique! Le *Dr Monin du Gil-Blas* ne peut donner la main à son confrère: ne vient il pas de découvrir, dans un article sur les eaux de Paris, que le lac de Neuchâtel est le principal récepteur de... l'Aar!!!

Conclure d'une erreur ou de l'ignorance de ces deux messieurs que la géographie ne fait pas de progrès en France, c'est peut-être aller un peu loin.

Le *Genevois* nous rappelle certain voyageur qui inscrivait un jour dans son block-notes: «Ici tous les habitants marchent sur la tête», parce qu'il avait vu un jeune berger se livrer à cet affriolant exercice.

L'HOMME QUI LIT.

AU RÉDACTEUR

Voici la lettre de M. Xavier Raspail dont nous avons parlé dans notre dernier numéro:

Gouvioux, le 11 juin 1888. Monsieur le Rédacteur en chef du *Lyon Républicain*.

Monsieur le Rédacteur, On me communique à l'instant le numéro du 7 juin du *Supplément Littéraire du Lyon Républicain*, qui contient une violente diatribe contre mon père à propos de la lettre que j'ai adressée au *Bulletin médical de Paris*.

Il est curieux de constater que depuis que les microbes sont à la mode, ces attaques se reproduisent de temps à autre dans la même forme et sur le même ton, ayant toujours pour but de dénaturer le caractère et l'œuvre scientifique de P.-V. Raspail.

Je ne m'arrêterai donc pas au style de M. Augagneur qui trouve commode de remplacer les arguments par des grossièretés; je me contenterai de le prendre en flagrant délit de mauvaise foi. Il reproduit trois des citations sur lesquelles je me suis appuyé pour réclamer en faveur de mon père la priorité de la théorie parasitaire, mais il a bien soin de supprimer les deux passages qui donnaient aux premiers toute leur valeur; et il ne craint pas d'ajouter: «ces lignes sont sans doute le dessin du papier,» alors que je disais dans ma lettre que j'aurais pu multiplier les citations si le droit de réponse ne m'avait pas limité l'espace.

Certes, l'opinion de M. Augagneur a bien peu de poids à côté de celle des savants les plus autorisés qui ont rendu justice à la valeur scientifique de P.-V. Raspail. Aussi je me bornerai, à propos de la théorie microbienne, à lui opposer ce passage du discours prononcé par le savant professeur Peter, en pleine Académie de médecine, le 20 mars 1883:

« Cette doctrine des maladies contagieuses est donc toute française. Avant Pas-

taient comment il voulait remettre sa cliente sur pied avant peu.

Certainement, il n'entendait pas contester les travaux récents publiés sur l'anatomie pathologique des lésions médullaires, — à Dieu ne plût qu'il eût une pareille outrecuidance! — mais l'expérience est l'expérience, et, sans forfanterie, il croyait pouvoir compter sur celle que trente années de pratique dans sa clientèle mondaine lui avaient acquise.

— On ne traite pas une duchesse comme une marchande des quatre-sous, n'est-ce pas, mon jeune confrère? — Bien qu'en dehors d'un journal boulevardier Balzajette ne lût rien et n'ouvrit jamais un livre pour se tenir au courant, cependant la jeune réputation de Saniel était venue jusqu'à lui, — par ses oreilles, — et, précisément parce qu'elle était jeune, il tenait à ménager ce confrère, qui semblait appelé à se faire une belle place.

Malgré la haute estime qu'il professait pour ses mérites et sa personne, il n'était pas sans savoir vaguement que les médecins de sa génération, arrivés à de grandes situations, ne le traitaient pas avec toute la considération qu'il accordait lui-même, et, pour donner un leçon à ses anciens camarades, il était bien aise de nouer de bonnes relations avec un jeune dans le mouvement; il parlerait de son jeune confrère Saniel: «Vous savez, celui qui vient d'être nommé agrégé», et il raconterait les conseils que lui, Balzajette, lui avait donnés.

Que M^{me} Dammauville fût remise sur pied, par cette vieille badrone, à temps pour venir à l'audience, Saniel en doutait fort, surtout après que Balzajette lui eût expliqué son traitement, mais, avec la situation que lui aurait fait

Feuilleton du *Supplément du «Lyon Républicain»* DU DIMANCHE 17 JUIN 1888 (21)

CONSCIENCE

PAR HECTOR MALOT DEUXIÈME PARTIE

— Il faudra vous procurer une des épreuves que vous avez données, dit le photographe; car, pour moi, je n'en ai pas une seule; mais cela ne doit pas être impossible.

— Je chercherai. Ce qu'il chercha en sortant, ce fut de savoir si, oui ou non, il avait réussi à se rendre méconnaissable, car il ne pouvait pas s'en tenir à cette expérience faussée par cela seul que cet ancien camarade était photographe: c'était chez lui affaire de métier de noter les traits typiques qui distinguent une physiologie d'une autre, et il avait acquis dans une longue pratique une sûreté de coup d'œil que ne pouvait pas posséder M^{me} Dammauville.

Parmi les personnes avec lesquelles il avait des relations, il lui sembla que celle qui se trouvait dans les meilleures conditions pour donner un caractère de certitude à l'épreuve était M^{me} Cormier.

Et tout de suite il monta aux Batignolles: à cette heure, il savait Philis sortie pour une leçon; M^{me} Cormier serait seule, et, comme elle n'avait assurément pas été prévenue par sa fille qu'il devait se faire raser, l'expérience

leur, Davaine en avait en quelque sorte posé les bases par la découverte de la bactérie charbonneuse. Mais bien avant...

Et M. le professeur Peter produisit à l'appui de son affirmation non pas quelques passages qui seraient « le dessus du panier »...

Sur ce point je ne m'aperçois pas de l'importance. Cependant, je dois dire que si, par suite d'une polémique que je n'ai pas soulevée, j'ai été amené à revendiquer pour mon père l'idée primordiale de la théorie parasitaire, ma prétention s'arrête...

M. Augagneur dit : « Raspail a fait de la simplicité : toutes les maladies sont dues à des parasites ; le camphre tue tous les parasites. » M. Augagneur prouve par quelques lignes sa complète ignorance...

Jamais F.-V. Raspail n'a dit cette absurdité, rééditée pour la centième fois, que toutes les maladies sont dues aux parasites, par la raison qu'il place ces derniers dans une des neuf classes dans lesquelles il range les causes de toutes les affections morbides qui peuvent affliger l'espèce humaine.

En rappelant que les Gaulois ont inventé le savon lorsqu'ils ont songé à faire une mixture composée de cendres et de suif, à l'effet de rendre blanches leurs longues chevelures, nous n'entendons pas accuser ni les Grecs, ni les Romains, ni les autres Orientaux de négligence corporelle.

Ces derniers ont pratiqué de tous temps leurs ablutions, et, de leur côté, les Latins et les Grecs ont su trouver des agents auxiliaires alcalins, de la propriété laxative de l'eau, mais ce n'était pas le savon, le savon des Gaulois, le savon universel, mélange d'huile et de soude dont Marseille fournit par an près de cent millions de kilogrammes (50 millions de savon marbré et 40 millions de savon blanc).

Chiffre qui ne semble pas nuire au débit des savonneries de Rouen, de Nantes et de Paris.

Le savon est largement employé dans la préparation des soies et des laines, — car, il n'y a guère que la laine blanche qu'on passe au suc de la plante appelée saponaire ; c'est pourquoi la consommation du savon, en France, est considérable.

Quelques amateurs d'étymologie facile se plaisent à faire dériver le mot savon du mot Savone, nom de l'un des premières villes italiennes où l'on a fait fabriquer ce produit chimique. Ce n'est pas exact ; en effet, si savon dérivait de Savone, on retrouverait la racine dans tous les idiomes ; or, si les Latins écrivaient sapo, les Allemands disent soife et les Anglais soap.

L'opinion serait-elle juste qu'elle ne prouverait rien quant à la paternité de l'invention, pas plus que la désignation de Petit-Bordeaux ou de Châteauroux ne signifie que ce sont ces villes qui ont découvert le tabac ou inventé le cigare.

La trouvaille effectuée, — tout est là, — il est naturel que la fabrication originale d'un produit s'étende au lieu où abonde la matière première, lorsque toutefois ce lieu est en pays civilisé, déjà outillé pour le progrès.

Il est donc logique que le savon, qui est fait avec de l'huile, ait été créé dans les pays d'huile, et que les grandes savonneries se soient élevées à Gênes, à Venise, à Marseille, etc.

Ce serait un Israélite, Crescens Davin, dit le Savonnier, qui, le premier, aurait fabriqué du savon de Marseille, vers l'an 1371.

On sait quelle légitime prospérité a, depuis le règne de Charles le Sage, accompagné le savon de Marseille, dont

mandant l'insertion de cette lettre dans son prochain numéro de votre Supplément littéraire.

XAVIER RASPAIL

Comme nous l'avons dit, notre collaborateur se réserve de répondre dans son prochain article à la lettre ci-dessus.

Variétés

LE SAVON

Par Jean ALESSON

Dans une opérette à succès, les chœurs chantent à pleine voix : les Normands ont conquis l'Angleterre.

Nous pouvons chanter aussi, à non moins pleine voix : les Gaulois ont inventé le savon.

Ce qui n'est pas un mince honneur. Ni un mince profit, attendu qu'en échange d'un million de francs d'importation de savons anglais et tures, nous exportons par an pour dix millions de francs de savon, dont deux millions produits par le savon de toilette, généralement fabriqué aux environs de Paris, et acheté en majeure partie par l'Amérique du Sud ; car les coquettes du Brésil, du Pérou et autres lieux ensoleillés ne veulent admettre pour leur toilette d'autre détersif que nos savons épurés à Saint-Denis et à Aubervilliers.

En rappelant que les Gaulois ont inventé le savon lorsqu'ils ont songé à faire une mixture composée de cendres et de suif, à l'effet de rendre blanches leurs longues chevelures, nous n'entendons pas accuser ni les Grecs, ni les Romains, ni les autres Orientaux de négligence corporelle.

Ces derniers ont pratiqué de tous temps leurs ablutions, et, de leur côté, les Latins et les Grecs ont su trouver des agents auxiliaires alcalins, de la propriété laxative de l'eau, mais ce n'était pas le savon, le savon des Gaulois, le savon universel, mélange d'huile et de soude dont Marseille fournit par an près de cent millions de kilogrammes (50 millions de savon marbré et 40 millions de savon blanc).

Chiffre qui ne semble pas nuire au débit des savonneries de Rouen, de Nantes et de Paris. Le savon est largement employé dans la préparation des soies et des laines, — car, il n'y a guère que la laine blanche qu'on passe au suc de la plante appelée saponaire ; c'est pourquoi la consommation du savon, en France, est considérable.

Quelques amateurs d'étymologie facile se plaisent à faire dériver le mot savon du mot Savone, nom de l'un des premières villes italiennes où l'on a fait fabriquer ce produit chimique. Ce n'est pas exact ; en effet, si savon dérivait de Savone, on retrouverait la racine dans tous les idiomes ; or, si les Latins écrivaient sapo, les Allemands disent soife et les Anglais soap.

L'opinion serait-elle juste qu'elle ne prouverait rien quant à la paternité de l'invention, pas plus que la désignation de Petit-Bordeaux ou de Châteauroux ne signifie que ce sont ces villes qui ont découvert le tabac ou inventé le cigare.

La trouvaille effectuée, — tout est là, — il est naturel que la fabrication originale d'un produit s'étende au lieu où abonde la matière première, lorsque toutefois ce lieu est en pays civilisé, déjà outillé pour le progrès.

Il est donc logique que le savon, qui est fait avec de l'huile, ait été créé dans les pays d'huile, et que les grandes savonneries se soient élevées à Gênes, à Venise, à Marseille, etc.

Ce serait un Israélite, Crescens Davin, dit le Savonnier, qui, le premier, aurait fabriqué du savon de Marseille, vers l'an 1371.

On sait quelle légitime prospérité a, depuis le règne de Charles le Sage, accompagné le savon de Marseille, dont

mandant l'insertion de cette lettre dans son prochain numéro de votre Supplément littéraire.

un décret impérial de 1812 a établi et protégé la marque (un pentagone avec les mots huile d'olive, au centre) et sur la bonne réputation duquel veille un syndicat, de formation assez récente, qui ne doit guère gémir sur la concurrence, puisque Marseille fournit toujours, annuellement, pour 65 millions de francs de savon.

La loi fiscale du 30 décembre 1873 a frappé le savon d'une taxe d'accise (de consommation), mais la loi du 26 mars 1874 a levé cette taxe.

Pour obtenir le savon, on combinait l'huile d'olive avec la lessive de soude naturelle ; mais grâce, d'une part, à la facilité ainsi qu'à la fréquence des transports, on a pu remplacer l'huile d'olive, trop coûteuse aujourd'hui, par de l'huile de coco, de palme et surtout par de l'huile de graines appelées arachides, tirées de l'Afrique et apportées par quatre cents bâtiments par an ; d'autre part, depuis la belle invention du chirurgien Leblanc, on a substitué à la soude naturelle la soude artificielle, faite, comme on le sait, de sel marin et d'acide sulfurique.

Voici les éléments et leur proportion du savon ordinaire : corps gras, 57 % ; alcali, 7 % ; eau, 34 et divers, 2. Test l'eau, et surtout sa proportion de 34 pour cent qui détermine ces jolies marbrures ou veines bleues auxquelles se reconnaît encore le bon savon de Marseille, si l'on a de tout freteler n'avait pas su imiter ces marbrures par l'addition de substances terreuses et pesantes.

La profession d'ouvrier savonnier a ses instants critiques. Nous signalons le malheur, exposé à tomber dans les cuves en ébullition. A demi nu, sur une planche, il lui faut constamment remuer la lave à l'aide d'une perche, qu'il ne peut étreindre sûrement que les mains gantées de toile trempée à toute minute dans le plâtre tamisé. Moyens pénibles et primitifs que la mécanique aura bientôt remplacés partout.

Un vieil usage marseillais voulait que les ouvriers savonniers fussent logés à la fabrique et reçussent gratuitement du patron le charbon et l'huile.

Les savons fins, parfumés ou non, combinés avec d'autres agents tels que la glycérine, la vaseline, etc., servant à la toilette, sont fabriqués en grande partie aux environs de Paris. En général, ils sont à base de suif et de graisses épurées, parfois à base d'oléine ou d'huile d'amandes douces, qui fait le plus onctueux des savons, mais le prix de cette dernière huile pure est si élevé qu'il serait dangereux d'affirmer sur l'honneur que tel morceau ne contient pas d'autre corps gras.

Tel est le résumé, fait d'après les plus récents documents, des notions sur ce produit, si usuel que personne n'oserait avouer en ignorer l'histoire.

Jean ALESSON.

LE MONDE ET LA MODE

On s'est mis tout à coup à porter du blanc ; la vogue s'est déclarée avec ensemble, sous l'influence de la chaleur.

Rien n'est plus joli en cette saison que les toilettes blanches, surtout si elles sont sans aucun mélange de couleur.

Plusieurs tissus se prêtent à ce genre de costume. Il y a les gazes blanches, les surahs blancs, les mousselines de l'Inde à rayures satinées et aussi les foulards. Une charmante toilette destinée à une jeune fille du grand monde se composait ainsi :

Robe en gaze de soie blanche, à rayures Pékin satinées. Pour relevé en surah blanc, large ceinture en satin blanc formant écharpe. Corsage plissé en satin, les plis en gaze et basquine de satin, avec pointes devant au corsage. Les pointes se rejoignent au moyen de brides fermées par de belles agrafes en argent ciselé.

Les corsages plats sont bien abandonnés, on les orne par des plis qui, pour le

moment, ont remplacé les chemisettes. Il y a aussi les corsages entr'ouverts, avec chemisette bouffante. C'est joli, mais moins toilette que les corsages plissés.

Les tuniques à pans, avec petits pousifs, se portent encore. On a de la peine à adopter les jupes complètement droites. On y viendra certainement, mais ce changement considérable ne plait pas à toutes les femmes, et moins encore aux grandes couturières qui perdent des occasions de déployer leur talent d'ornementation. On cherchera les moyens de garnir les jupes plates, et on les trouvera certainement, pour la saison prochaine, quand les tissus plus épais seront à l'ordre du jour.

Les ceintures à longs pans sont en très grande vogue, c'est une bien jolie mode, aussi elle a été vite adoptée. On porte toujours des tailles longues, je le savais bien que ces corsages courts, genre Empire ou Directoire, n'avaient aucune chance de succès. C'est décidément repoussé comme étant trop désavantageux pour les femmes bien faites, qui se voyaient tout en jupe, et le corsage en ceinture sous les bras ; — les quelques personnes qui en ont porté ont bien vite renoncé à cette extravagance. Il n'en sera plus question de longtemps.

Comme ornements pour les costumes légers, en toile ou en foulard uni, on sert de grosses guipures nuance bise que l'on brode en soie de différentes nuances en harmonie avec les couleurs de la toilette. C'est original et très distingué. Cela a aussi l'avantage de servir un peu de toutes ces dentelles dorées et perlées dont on commence à se lasser.

Approuve fort cette mode des manteaux flottants à larges manches destinés à préserver les toilettes de la poussière. C'est encore une mode anglaise, mais elle a sa raison d'être, comme tout ce qui nous vient de ce pays original ; ils sont pratiques et aiment avant tout ce qui est commode et leur rend service.

Offrons-leur donc nos modes délicieuses et prenons chez eux les nouveautés utiles. L'ensemble de ces choses est très intéressant.

Quant au manteau, il doit être en tissu brillant, glacé et très léger, de teinte grise ou feutre. Le jour où il prendra des idées d'ornementation ou de luxe, il perdra son cachet et deviendra inutile et ridicule.

Les villes d'eau se remplissent de monde et les plages se garnissent.

Le voilà donc venu, ce temps heureux où on peut vivre en plein air, se lever matin et respirer à pleins pmons.

Profitez-en, mesdames ; il est malheureusement trop court. Nous avons eu un rude hiver, la neige a eu bien de la peine à fondre sur les montagnes. A présent, on se plaint de la chaleur, il est dit qu'on aura toujours quelque chose qui fera murmurer.

Si vous avez trop chaud, portez des vêtements clairs et très légers, de larges chapeaux en paille avec des voilettes de gaze blanche, ayez de grandes ombrelles et de solides éventails, une chaussure large et à bonnes semelles, et gagnez les montagnes, où vous avez l'air pur, où vous respirez le parfum des sapins, où vous pouvez boire du vrai lait de vache, le voyant traire en votre présence.

Ces charmantes vaches suisses mangent des herbes parfumées et sont en liberté tant qu'il fait jour. Le soir, elles rentrent dans des étables bien propres où la bonne et tiède odeur de leur respiration est encore un puissant remède pour les poitrines délicates.

On peut s'approcher de ces vaches, leur museau rose excite à les embrasser, elles

mêmes lèchent les enfants avec une langue douce qui sent le thym et le serpolet.

Buvons le lait de ces aimables montagnards, restons dans ces sites enchanteurs, si nous avons le bonheur de pouvoir y séjourner pour oublier quelque temps les tracas de la ville et prendre des forces pour supporter la mauvaise saison.

Emportons quelques bons volumes, afin de les lire à tête reposée, et n'oublions pas le sac à ouvrage où mille petits travaux sont une distraction, et aussi l'album de dessins pour fixer des souvenirs, pour nous et nos amis.

MARCELINE.

PETITES ANECDOTES D'ANTAN

Voltaire disait de Marivaux : « C'est un homme qui connaît tous les sentiers du cœur humain, mais il n'en sait pas la grande route. »

Martinville plaidait contre un homme fort maigre qui s'appelait Graissot, dit de lui : « Mon contradicteur, qui ne justifie que la moitié de son nom... »

Le mathématicien Bossut étant à l'extrémité, sa famille l'entourait et lui disait choses les plus touchantes ; mais il ne donnait plus aucune marque de connaissance. Maupertuis entra et dit : « Attendez, je vais le faire parler. — Le carré de six est de douze ? — Cent quarante-quatre, répondit Bossut. — Ce furent ses dernières paroles. »

LE CARNET DE LA MAISON

Danger de la peinture au goudron appliquée sur le fer

L'emploi de la peinture de goudron pour la protection du fer contre la rouille est encore très répandue, notamment pour les câbles des ponts suspendus et à l'intérieur des chaudières à vapeur. Or, loin de protéger les surfaces métalliques, le goudron peut au contraire les corroder.

De l'avis de plusieurs ingénieurs compétents, les influences atmosphériques ou les variations de température donnent lieu à une eau de goudron contenant des sels ammoniacaux qui attaquent le métal. Plusieurs sociétés d'appareils à vapeur ont d'ailleurs recommandé, depuis quelque temps, de rejeter le goudron pour les applications de cette nature et de le remplacer par l'huile de lin appliquée à chaud.

PHILO.

Broutilles

Boireau s'est fané dans la loge de la belle comtesse, à l'Opéra.

Il croit devoir être galant : « Vous faites bien de vous décoller, comtesse. Vos épaules sont de marbre... Quelle superbe cheminée on ferait avec ! »

Devant le cimetière. Dialogue entendu hier entre un cocher de corbillard et un parent du défunt : — Tenez, cocher, voici toute ma monnaie, je n'ai plus que cela.

« Ça ne fait rien, monsieur sera plus généreux la prochaine fois. »

Mot de chroniqueur : « Les affaires reprennent. »

« Un industriel vient de louer un billet de cinq cent francs faux et le montre au public pour vingt sous. Les curieux arrivent avec des billets vrais regardant, comparent et s'en vont contents. « L'industriel s'est déjà fait deux mille francs. »

Un clerc de notaire d'une petite ville de province avait pour ami un soldat de la garnison. Un jour que celui-ci se rendait au poste du palais de justice, où il était de

garde, en compagnie de trois hommes et d'un caporal, le clerc le rencontre et l'accompagne.

Il traverse ainsi la ville, causant avec son ami, et revient à l'étude.

La nuit s'est passée, il n'a rien fait, le bruit s'est répandu qu'il avait été arrêté, conduit entre quatre fantassins au palais de justice, interrogé par le juge d'instruction, etc., etc.

« Il n'y a qu'une chose à faire, ajoute le notaire ; prenez votre chapeau et allons faire ensemble un tour de promenade dans les rues. »

On suppose, sans doute, que sa promenade fit cesser les rumeurs fâcheuses mises en circulation ? Les bons provinciaux dirent d'un air malin : « Son patron l'a fait relâcher. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Corneilles.

Roman, par J.-H. Rosny. Un beau volume grand in-18. Prix 3 francs 50. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Ce beau livre, tout d'amour et de passion, est écrit avec un charme et une pureté extrêmes par le puissant romancier qui vient de nous donner *Marc Fane*. L'émotion intense, la sobriété et vivace analyse des sentiments et des caractères, les péripéties de ce drame passionné, conquerront les suffrages du public. Tout le monde voudra connaître la gracieuse et poignante idylle de Madeleine et de Jacques.

LA CARICATURE

JOURNAL HUMORISTIQUE HEBDOMADAIRE Sommaire du n° 442 — 16 juin.

Texte : Animaux féroces, E. Goudeau. Après le grand prix, J. Demolliens. Chronique financière, de Fontgrand. Gravures : Jalousie, Godelroy. La semaine comique, Ruberth. Ma petite fille, E. Le Nouët. A qui sert un Berton, Gino. Tous les visages, Ruberth. Un beau coup de ligne, E. Cohl.

A. Robida, rédacteur en chef. Le numéro : 40 cent. Bureaux : 7, rue du Croissant, Paris.

L'ALGERIE AGRICOLE

BULLETIN DE LA COLONISATION Agriculture, viticulture, horticulture, économie rurale.

Paraissant les 1^{er} et 15 de chaque mois.

Publication faite sous les auspices du Comité agricole d'Alger, avec le concours des Comités agricoles de Bone, du Haut-Chélif, du Sahel, de Coléah et de Saïf. Abonnement : Algérie, un an, 12 francs. France, un an, 12 fr. 50.

Pour les réclames et annonces, on traite de gré à gré.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, s'adresser à M. H. Dujour, administrateur, au siège du Comité agricole (Mairie d'Alger), et à Paris, M. Chalmel aîné, libraire-éditeur, rue Jacob, 5.

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS COLONIAUX

15, rue du Cardinal-Lemoine, PARIS

Publication approuvée et encouragée par des sénateurs, députés, hauts fonctionnaires, chambres de commerce ou syndicales, sociétés de géographie.

Abonnements. — France, Algérie, Tunisie : Un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Etranger et colonies : Un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Ne se vend pas au numéro.

Envoyer mandat ou timbres. — Abonnements sans frais dans tous les bureaux de poste ou chez les libraires.

Algérie, Tunisie, Madagascar, Congo, Sénégal, Tonkin, Cochinchine, Nouvelle-Calédonie, etc.; Canada, République Argentine, etc.

Ce Bulletin contient de nombreux renseignements très pratiques et très utiles que nos agriculteurs, artisans, négociants ou émigrants trouveront d'un intérêt particulier. La Société de géographie commerciale de Paris reconnaît qu'il contribue au développement d'idées plus exactes sur les débouchés qu'offre la colonisation, et qu'il constitue une œuvre incontestablement utile.

Le Gérant, E. GOVERNENT.

Impr. du Lyon Républicain, r. Bellecordière, 10.

cette comparaison, il ne pouvait que s'en réjouir.

Sans doute, il serait fâcheux pour Florentin de n'avoir pas ce témoignage et de ne pas profiter du coup de théâtre préparé par Nougardé ; mais, pour lui-même, il ne pouvait que s'en trouver heureux.

Malgré toutes les précautions qu'il avait prises, mieux valait ne pas s'exposer à une rencontre avec M^{me} Dammauville dans la chambre des témoins ou même à l'audience. On s'en tiendrait à une lettre appuyée par la déposition de Baljazette, et Florentin n'en serait pas moins acquitté : seul Nougardé aurait à regretter son coup de théâtre ; mais il n'avait pas à s'inquiéter des satisfactions ou des déceptions de Nougardé.

Bien entendu, il n'avait pas dit à Philis les idées que son entretien avec Baljazette lui avait suggérées, se contentant de lui résumer les conclusions de cet entretien : avant peu M^{me} Dammauville serait sur pied, Baljazette l'affirmerait : s'il n'était pas un maître infatigable, il en savait assez pour qu'on pût ajouter foi à sa parole ; puisqu'il prétendait un mieux rapide, on devait croire à ce mieux ; Florentin serait sauvé ; il n'y avait qu'à laisser aller les choses, elles étaient en bonne voie, en aussi bonne que si on les avait soi-même dirigées.

Et Philis, M^{me} Cormier, Nougardé, Florentin lui-même, que la cellule de Mazas n'avait cependant justifié ni avec l'espérance, ni avec la justice providentielle, se tiennent tous complu dans cette idée.

Aussi, quand la chambre des mises en accusation renvoya Florentin devant le tribunal, M^{me} Cormier et Philis ; M^{me} Dammauville serait en état de

faire sa déposition, puisque la veille même elle avait pu quitter son lit, et bien qu'elle ne fût restée levée qu'une heure, bien qu'elle n'eût pu sortir de sa chambre que pour aller dans son salon, cela suffisait.

Nougardé disait que l'affaire viendrait à la seconde session d'avril ; d'ici là, M^{me} Dammauville serait assez solide sur ses jambes pour paraître devant le jury et enlever l'acquiescement.

Avec Philis, Saniel avait répété que la guérison était certaine, et avec elle aussi il s'en était hautement réjoui ; mais tout bas il n'avait pas été sans s'inquiéter de cette guérison : cette rentrée, dont l'idée seule l'avait épouventé au point de lui faire perdre la tête, allait donc se produire, et dans des conditions qui ne pouvaient pas ne pas l'étonner.

A la vérité, les précautions qu'il avait prises devaient le rassurer, mais enfin il n'en restait pas moins une incertitude troublante. Qui pouvait savoir ? Il eût préféré qu'elle ne quittât pas sa chambre, comme le traitement de Baljazette le donnait à prévoir, et que Nougardé trouvât un moyen pour obtenir sa déposition sans qu'elle l'appartât elle-même ; il se fût senti plus rassuré, et c'eût été d'un esprit plus tranquille, avec un visage plus impassible, qu'il se fût rendu à l'audience.

Etait-il vraiment méconnaissable ? C'était la question qui maintenant l'obsédait, et plusieurs fois par jour il se plaçait devant une glace, la photographie qu'il avait prise chez Philis à la main, et longuement il comparait sa physionomie actuelle avec celle du portrait.

Parfois il trouvait que les dissemblances étaient telles que quelqu'un qui ne saurait pas à l'avance que ces deux physionomies appartenaient à la même

tête ne l'imaginait jamais. Mais d'autres fois c'étaient des points de contact qui le frappaient, et alors il se disait qu'ils pouvaient aussi frapper M^{me} Dammauville.

La barbe, les cheveux étaient tombés ; mais les yeux, ses yeux d'acier, comme disait son ancien camarade le photographe, étaient restés, et rien ne pouvait les changer ni les cacher. Un moyen s'offrait : porter un lorgnon bleu ou des lunettes, se blesser dans une expérience de chimie qui lui imposerait un bandage ; mais ce serait un déguisement qui provoquerait la curiosité et des questions d'autant plus dangereuses qu'il considérerait avec la suppression de la barbe et des cheveux. — Pourquoi donc a-t-il cherché à changer si complètement sa physionomie ? — Il ne fallait pas qu'on se demandât cela, car ce serait ouvrir une piste qui pouvait mener loin.

Mais ces inquiétudes ne le tourmentèrent pas longtemps, car Philis, qui maintenant passait tous les jours rue Sainte-Anne prendre des nouvelles de M^{me} Dammauville, arriva un soir désespérée et lui annonça que la malade n'avait pu rester levée que quelques minutes et qu'elle avait dû reprendre le lit.

Elle n'aurait donc pas à l'audience. Cette appréhension de se rencontrer face à face avec M^{me} Dammauville avait fini par l'exaspérer : il se trouvait lâche de la subir, et, puisqu'il n'avait pas la force de la secourir, il était heureux de s'en trouver débarrassé par la seule intervention du hasard, qui, après lui avoir été mauvais si longtemps, lui devenait favorable ; la roue tournait.

Vois M^{me} Dammauville tous les jours, dit-il à Philis, et note tout ce qu'elle ressent ; peut-être trouverai-je, pour réparer cet accro, quelque chose

que je suggérerai à Baljazette sans qu'il se doute de rien. D'ailleurs il est à croire que la recrudescence du froid que nous subissons entre pour une bonne part dans sa rechute, et il est probable qu'avec un peu de chaleur printanière elle ira mieux.

Il avait voulu par ce conseil endormir l'inquiétude de Philis et gagner du temps ; ce fut précisément le contraire qui arriva.

Dans son angoisse, qui s'accroissait à mesure qu'approchait le procès, ce n'était pas à des probabilités pas plus qu'à l'influence incertaine du printemps que Philis pouvait se fier, il lui fallait plus et mieux ; mais, de peur d'être refusé, elle se garda de lui dire ce qu'elle espérait obtenir.

Ce fut seulement quand elle eut réussi qu'elle parla.

Tous les soirs, en sortant de chez M^{me} Dammauville, elle venait lui raconter ce qu'elle lui avait appris, et pendant trois jours son récit avait été le même :

— Elle ne peut pas quitter son lit.

Et toujours il lui avait fait la même réponse :

— C'est le froid ; certainement, le temps va changer ; à la fin de mars, cette gelée et ce vent ne peuvent pas continuer.

Il était peiné de sa démolition et de son angoisse ; mais qu'y pouvait-il ? Ce n'était pas sa faute si cette rechute se produisait juste au moment décisif ; le hasard avait été pendant assez longtemps contre lui ; il n'allait pas le contraire au moment où il se mettait de son côté, en cédant au désir que Philis n'osait pas exprimer, mais qu'il devinait, et en acceptant de voir M^{me} Dammauville.

Le quatrième jour, quand elle entra dans son cabinet, il comprit tout de

suite à son allure que quelque changement heureux pour Florentin s'était produit.

— M^{me} Dammauville s'est levée ? dit-il.

— Non !

— Je l'avais pensé à la vivacité et à la légèreté de ton entrée.

— C'est que je suis en effet bien heureux : M^{me} Dammauville veut et consule.

Il lui prit violemment les deux mains et les secouant :

— Tu as fait cela ! s'écria-t-il.

Elle le regarda étonnée.

— Toi ! toi ! répétait-il avec une fureur croissante.

— Au moins, écoute-moi, murmura-t-elle ; tu verras que je ne t'ai compromis en rien.

Compromis ! c'était bien à la dignité professionnelle qu'il pensait vraiment !

— Je n'ai pas besoin de l'écouter ; je n'irai pas.

— Ne dis pas cela.

— Il ne manquait plus que de disposer de moi à votre guise.

— Victoire !

La colère l'affolait.

— Je vous appartiens donc ; je suis donc ta chose ; tu fais donc de moi ce que tu veux ; tu décides et je n'ai qu'à obéir ! C'en est trop, à la fin ! Tu peux partir, tout est fini entre nous.